

Un grand pêcheur : l'oncle Marcel



L'oncle Marcel ce jour-là s'empressa de fermer son bureau de la Grande Poste d'Oran où il occupait depuis plusieurs années le poste d'Inspecteur principal.

Depuis plus d'une semaine déjà, toutes ses soirées, il les avait passées à préparer son matériel de pêche. Econome de nature, il n'avait pas hésité pourtant à acheter des crevettes de premier choix qu'il destinait aux appâts de ses quatre moulinets ! Une fois décortiquées, il les plongeait une petite semaine dans du gros sel pour les conserver plus longtemps et les affermir. La semaine écoulée, les crevettes qu'on aurait pu manger tellement elles étaient belles à voir, étaient stockées hermétiquement dans des bocaux en verre où elles marinaient dans de l'huile d'olive et quelques épices dont tonton Marcel avait le secret pour leur donner un goût qui plairait aux poissons et qui probablement aussi devait les attirer même dans l'obscurité des profondeurs. Avec son épouse tante Fifine, son adorable compagne qui partageait avec lui la grande peine de ne pas avoir eu d'enfant, ils occupaient comme locataires un petit appartement au premier étage d'un petit immeuble sombre et humide de la rue Bugeaud comme il en existait beaucoup dans le vieil Oran. L'appartement s'ouvrait sur un long couloir très étroit et peu éclairé vide de tout meuble. Seul en hauteur était suspendu son attirail de pêche constitué par de longues lignes de roseau ou bambou équipées parfois d'un moulinet ou plutôt d'une bobine et dont certains segments portaient des embouts en laiton. Les moulinets qui constituaient les pièces les plus récentes de ses acquisitions et pour qui l'Oncle nourrissait une véritable passion, reposaient dans leur emballage d'origine, soigneusement graissés et huilés d'une pêche à la suivante. Il lui arrivait parfois d'étaler « ses richesses » sur la table de la salle à manger après l'avoir recouverte d'une vieille couverture,

celle-là même qu'il emportait pour passer la nuit, enroulé sur les rochers. Meticuleusement il démontait toutes les pièces du moulinet, les essuyait soigneusement puis après les avoir inspectées une à une, il les remontait tout en les lubrifiant. Il faisait fonctionner une dernière fois le moulinet à vide pour s'assurer de son bon fonctionnement et le remisait dans sa boîte avec autant d'attention que s'il s'était agi de mettre au berceau un nouveau-né !

Ce jour-là, c'était le 15 juin, je m'en souviens très bien, nous l'attendions à la maison avec tante Fifine qui, chaque fois que Marcel devait passer la nuit ou plusieurs jours à l'extérieur, l'entourait de toutes ses attentions et de sa tendresse. Elle pensait que son homme devait souffrir de ne pas avoir eu de progéniture et au fond d'elle-même, elle s'en voulait, comme si elle était responsable de ce grand malheur, pensait-elle, sans que jamais on eût la preuve de son infertilité, pas plus que de celle de son époux. A cette époque, on n'avait ni les moyens, ni l'envie de mettre en doute ce que la Nature ou Dieu avait décidé. On était beaucoup plus fataliste. Dieu l'avait voulu et c'était suffisant pour s'en convaincre et l'accepter.

En revenant de la poste, l'Oncle qui avait coutume de passer par la rue d'Alsace-Lorraine, fit un détour par le marché de la rue de la Bastille. Il tenait à rapporter du gruyère qu'il ne trouvait que chez le père Antonio, un vieil espagnol, ancien de la guerre de 1936, que l'Oncle par amitié surnommait « *No pasaran* » ! A vrai dire, la mère de Marcel, veuve de bonne heure, avait eu quelques années durant le béguin pour *No Pasaran*. Mais l'Espagnol brut de décoffrage ne semblait pas vouloir se ranger après avoir plusieurs fois risqué sa vie dans les maquis de Peñas de Aguila où il avait vu exterminer une grande partie des siens. L'oncle le considérait comme un proche et se plaisait à lui tenir compagnie dans sa *tienda*, où les produits espagnols les plus rares attiraient tout ce que la ville comptait de réfugiés espagnols-les *rojos* comme on les appelait-. L'épicier qui connaissait les goûts de Marcel et plus encore ses techniques de pêche, lui réservait un gruyère qu'il n'arrivait plus à vendre et dont la dureté patiemment acquise sur les étagères de l'épicerie, l'empêchait d'être vendu. C'est ce gruyère fort coloré et en partie moisi que Marcel venait récupérer pour préparer ses bas de ligne. Il n'accrochait pas un bout de gruyère à l'hameçon tel qu'on le fait habituellement. Non, L'Oncle avait sa technique de pêche et j'avais eu le privilège de le voir à l'oeuvre. C'était un cérémonial bien établi, il s'installait toujours sur la table de la salle à manger, recouverte de sa toile cirée. Armé d'un vieux couteau de boucher, il tronçonnait son gruyère en petits cubes de deux centimètres environ d'arête. Ensuite avec une aiguille à sac qu'il chauffait à la flamme d'une petite lampe à alcool, il perçait chaque morceau en prenant bien soin de ne pas le faire éclater. Il laissait parfois plusieurs heures sécher ces cubes dans une assiette et s'attaquait au montage des bas de ligne. C'est là qu'il se montrait le plus adroit et visiblement très heureux de me montrer son savoir-faire. Il avait au préalable coupé des dizaines de longueurs de crin toutes identiques pouvant supporter des tractions de plusieurs dizaines de kilos. Le bout de crin dans une main, il plongeait les gros doigts de l'autre dans la boîte des hameçons, en prenait un et après avoir fait de ses deux mains un noeud dans les règles de l'art, il tirait sur les deux bouts et mordillait l'ensemble pour s'assurer que la liaison entre l'hameçon et le fil était parfaite ! Tous ces bas de ligne d'environ un mètre de long étaient réunis sur un coin de table.

Venait ensuite la dernière étape de l'opération. Rassemblant le tout, Marcel prenait, un à un, les bas de ligne par le bout libre qu'il faisait pénétrer dans le trou du fromage et qu'il enfilait jusqu'à ce que l'hameçon pénètre profondément dans le gruyère. Tel quel, l'hameçon était presque invisible et fortement ancré dans le fromage. Bien fort aurait été celui qui aurait pu détacher de l'hameçon le bout de fromage ! Tous les bas de ligne ainsi montés (une cinquantaine environ), il ne restait plus qu'à les ranger soigneusement dans un couffin ou une musette en attendant le grand jour.

Ainsi donc arrivé sur le lieu de pêche, il suffisait de nouer le bas de ligne au fil du lancer qui portait les plombs et de jeter le plus loin possible l'ensemble. Si un poisson mordait à l'appât on pouvait être sûr que le fromage résisterait longtemps avant de se détacher de l'hameçon. Très souvent, le poisson ne pouvant arracher le cube de gruyère qui lui paraissait retenu par un fil, était obligé d'avaler goulûment l'ensemble de l'appât, ce qui le condamnait à coup sûr ! Et si d'aventure, le poisson méfiant ou précautionneux, hésitait à mordre dans l'instant, on pouvait être sûr que le fromage même mouillé ne se déferait pas de lui-même. Il suffisait d'attendre sans avoir à remonter la ligne pour amorcer de nouveau. Cette technique, que je n'ai nulle part vu pratiquer, m'autorise à penser que mon oncle Marcel était un pêcheur professionnel même s'il ne vivait pas de la pêche. Certes il ne vivait pas de la pêche, mais plus certainement pour la pêche pourrait-on dire ! Sur les rochers que nous mettions un certain temps à dévaler prudemment, toujours très pentus hérissant la falaise, à quarante ou cinquante mètres au-dessus des eaux sombres et profondes, il choisissait son coin de pêche non pas en fonction des aises qu'il lui procurerait mais seulement pour son intérêt stratégique : il fallait voir sans être vu et surprendre plutôt qu'être attendu... S'il fallait, pour ce faire, affronter le vent ou la pluie, séjourner dans les flaques résiduelles, ou se tenir en équilibre sur la roche abrasive pour mieux guider sa ligne et la surveiller, aucune hésitation n'était permise. C'était un sport complet que de l'accompagner et il le savait car il ne tarissait pas d'éloges lorsqu'on daignait le suivre.

Les moulinets au nombre de quatre étaient les premiers installés après que l'Oncle avait copieusement *bromedgé* l'endroit choisi pour y passer plusieurs heures et parfois la nuit ! Là encore *bromedger* faisait partie du savoir minimum du pêcheur oranais. La technique consistait à attirer le poisson et pour cela semer pour mieux récolter ! Dans ces eaux profondes et sauvages, le poisson ne manquait pas. De toutes les couleurs et de toutes les tailles. Certains monstres ne quittaient que la nuit leurs abris et n'apparaissaient que très rarement à la surface. C'étaient ces belles pièces que recherchait l'oncle Marcel. Dès notre arrivée et après avoir choisi le lieu de pêche, on sortait d'une boîte métallique à grand col fermée hermétiquement, une purée onctueuse plus ou moins épaisse faite de sardines écrasées ayant macéré dans leur jus et du gros sel et dont nous savions que l'horrible odeur suffocante nous poursuivrait toute la journée et davantage encore... L'Oncle qui le savait, en riait et me proposait d'ouvrir une autre boîte métallique qui contenait des restes de camembert que tante Fifine avait fini par mettre de côté lorsqu'ils devenaient inconsommables. Je retirais cette pâte plus claire où l'odeur était presque aussi difficile à supporter que celle des *allatches* nom donné à ces grosses sardines que peu de gens consommaient mais qui ainsi accommodées plaisaient aux poissons de Méditerranée !

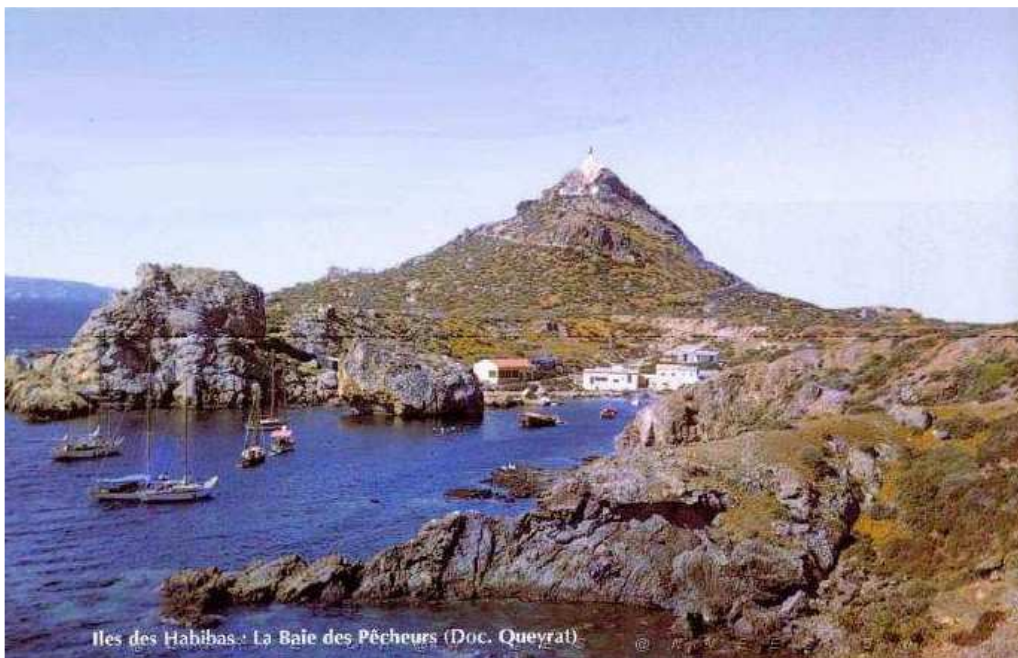
Nous mélangions sardines, camembert et du sable que j'étais chargé de ramasser dans un petit sac de jute avant d'escalader les rochers. Le sable servait à la cohésion de la pâte ou *bromedge* mais surtout à lester les boules que l'on distribuait généreusement tout autour du lieu de pêche de façon à atteindre plus facilement les fonds marins. Arrivées au fond, les boules de *bromedge* se défaisaient petit à petit et laissaient se disperser des senteurs que les courants véhiculaient jusque dans les plus profonds abysses et qui avaient l'étonnante faculté d'attirer ces monstres que l'Oncle avait décidé de ramener à la maison.

Très vite, on voyait arriver des nuées de poissons argentés (palomines, marbres, girelles, demoiselles,) alléchés par toutes ces « friandises ». L'Oncle qui ne les regardait même pas, *menu fretin* disait-il, était déjà fort occupé à dérouler ses lignes de fond destinées aux plus gros poissons (mérus, abadèches, murènes, congres, ...) ceux qui prendraient le temps de mordre, ils n'étaient pas pressés de mourir, ils en avaient vu d'autres !

Ces lignes étaient montées en gros crin, capable de supporter des poissons de plusieurs dizaines de kilos. Elles étaient pourvues d'un seul hameçon géant en acier trempé légèrement recourbé qu'une sardine tout entière recouvrait. Et pour que la sardine qui devait tremper plusieurs heures ne se détachât point, l'Oncle avait une fois encore tout prévu ! La sardine avait été ouverte au rasoir en deux sur toute sa longueur et une fois l'hameçon placé à l'intérieur, les deux parties de la sardine étaient soigneusement recousues avec un fil de pêche. Le mérrou n'avait pas le choix ! Avaler l'ensemble ou se priver de cette alléchante sardine ! Ces lignes, que Marcel plaçait ou *calait* en début de pêche et qu'il ne retirait qu'avant de partir, étaient lancées un peu à l'écart et attachées solidement à un rocher. Elles ne comportaient aucun plomb et donc avaient la possibilité de se déplacer libres au fond de l'eau au gré du courant et des vagues. C'était l'espoir ultime de l'Oncle lorsque la pêche avait été mauvaise.

Bien souvent, la pêche était médiocre et dans le sac de jute qui les contenait, on comptait bien peu de prises. Les jours fastes son large sourire annonçait deux ou trois sars, un ou deux pageots, un loup, un denti les jours de chance ou un chapon (rascasse), deux ou trois bogues ou une vive royale et plus souvent des saupes frétilantes qu'il était seul à apprécier car la saupe ou salpa n'avait pas très bon goût et le corps était rempli d'arêtes ! Avec tante Fifine, nous évitions d'en consommer, ce qui poussait l'Oncle à les manger toutes en feignant d'en savourer les chairs !

Des poissons qui sautaient encore dans l'évier alors que tante Fifine s'apprêtait à les écailler et à les vider. Il faut dire que tous les poissons pris étaient aussitôt enfermés dans le sac de jute et le sac retenu par une cordelette plongé dans l'eau jusqu'au moment du départ pour permettre aux poissons de vivre encore dans leur univers.



Ce jour-là du 15 juin, Marcel, exceptionnellement, a été invité à pêcher aux Iles Habibas. Cet îlot se situe à quelques lieues de la côte au nord de la plage de Madakh à l'Ouest d'Oran. Tous les grands pêcheurs vous diront que ces îlots car ils sont au nombre de trois ou quatre couvrant une quarantaine d'hectares, abritent de nombreux poissons et crustacés de grande taille qui font le bonheur des pêcheurs. Elles sont inhabitées car il n'y a pas d'eau ni d'électricité. Les pêcheurs qui y vont sont obligés de porter leur matériel de camping, des vivres et surtout des réserves d'eau. Souvent ils y ajoutent un système d'éclairage et une

glacière. Cette pêche plutôt sportive requiert des qualités spartiates qui ne manquent certainement pas à l'Oncle qui dès son plus jeune âge arpentait la jetée du port d'Oran et les grottes voisines qui peuplent la *Cueva del agua* jusqu'à Ain Franin !

C'est son ami Roca, menuisier ébéniste, qui lui a fait cette proposition le sachant particulièrement passionné par la pêche et toujours prêt à tout quitter pour assouvir sa passion. Lui-même a découvert cet engouement tardivement. Aujourd'hui que l'ébéniste s'est assuré une notoriété dans la confection des meubles pour la grande bourgeoisie oranaise, son avenir est assuré et il veut enfin s'adonner à son passe-temps favori. A l'aise financièrement, il a acheté une barque de pêche très confortable qu'il veut essayer en allant pêcher aux Habibas. Il lui faut un compagnon discret, peu gênant, sobre et surtout très au fait des problèmes de la mer qui peut se montrer très capricieuse. L'Oncle a tout de suite accepté l'invitation et a promis d'apporter tout son savoir-faire et son matériel de pêche y compris les appâts ainsi que la tente et le couchage pour deux personnes. M. Roca, lui, fournira la barque, le combustible et les provisions de bouche pour tout le séjour ainsi que quatre jerricans pour l'eau douce qu'il faudra également transporter. Ils ont prévu d'y passer 48 heures sur place et de revenir une fois la glacière remplie de poissons et de crustacés.

Tante Fifine, ne le dit pas mais elle est inquiète. Inquiète comme chaque fois que son Marcel décide de la quitter ne serait-ce que quelques jours. Elle a peur de le perdre et de se retrouver seule. C'est vrai que Marcel n'est pas toujours très tendre avec elle. Elle sait les sacrifices qu'elle a dû consentir en acceptant de garder sa belle-mère Elisabeth avec eux dans le minuscule appartement qu'ils occupent. C'est un bon fils, Marcel, il aime sa mère et ne souhaite pas lui faire de peine. Lorsque son jeune frère Albert âgé de 21 ans est mort pour la France le 21 mai 1917 tué à l'ennemi au mont Cornillet (Marne), sa mère veuve n'avait plus que lui. Il a promis alors de ne jamais la quitter même s'il lui arrivait de se marier. Fifine le sait, c'est pourquoi, elle n'insiste pas et préfère abandonner que prolonger certaines discussions qui ne le feront pas changer d'avis. Par ailleurs, Marcel qui s'est fait seul est un autodidacte. Lisant beaucoup, s'intéressant depuis son plus jeune âge aux connaissances en tous genres et curieux de tout, particulièrement des études, il a à force de persévérance et de travail réussi à aider matériellement sa pauvre mère veuve depuis longtemps. Placé comme apprenti électricien, il a suivi des cours par correspondance et obtenu avec succès le diplôme du Brevet Élémentaire grâce auquel, il a pu présenter le concours d'entrée à la Poste d'Oran. Son travail, son assiduité et son sérieux ont fait le reste. Ayant gravi petit à petit tous les échelons, il est aujourd'hui Inspecteur principal des Postes. Il jouit de la considération de tous ses collègues et subordonnés d'autant que sans enfant, il accepte bien volontiers de remplacer de nuit ou les jours de congés les collègues pères de famille ou malades. Sa situation et la vie raisonnable qu'ils ont menée ont permis à Tante Fifine de ne pas être obligée de travailler en dehors de la maison. Elle lui est reconnaissante d'autant qu'elle n'a plus de famille et que les derniers survivants d'humble condition ne lui sont d'aucun secours bien au contraire. Toutes ces considérations font que Fifine n'a d'yeux et de cœur que pour cet homme qui l'a soustraite à un milieu bien ordinaire où seul un jeune frère peu argenté employé de ferme près de Mascara, venait lui rendre visite et à qui en cachette de Marcel, elle glissait un billet tout en le congédiant poliment de peur d'être surprise par son époux qui n'appréciait pas ce genre de visite.

Encore aujourd'hui, sachant que Marcel s'embarque pour les Habibas, elle a peur. De quoi ? De tout...Lui, tout à son affaire, cache difficilement sa joie. C'est avec grand plaisir qu'il réunit ses affaires et qu'il attend patiemment la camionnette du père Roca qui les mènera au port où ils doivent embarquer en fin d'après-midi. Les conditions météorologiques sont bonnes, Marcel qui s'est longuement renseigné, l'affirme.

On écoute les adieux et les voilà arrivés au port où souffle une légère brise qui ne semble pas effrayer nos deux compères tout à la joie d'embarquer sur « Notre-Dame de Santa Cruz » c'est le nom que M. Roca a choisi pour sa barque. Tout à bord respire et sent le neuf. Le bruit assourdi et régulier du moteur met nos deux navigateurs en confiance. De là où ils se trouvent ils peuvent apercevoir légèrement sur la gauche et à environ une dizaine de kilomètres les îles Habibas.

L'Oncle plutôt râblé et trapu, boucle son veston, assure ses lunettes de vue et saute à l'avant de la barque. Il sera chargé de diriger le pilote qui va prendre sa place à l'arrière au niveau du gouvernail. A peine ont-ils quitté le port que la barque lourdement chargée se balance comme si elle voulait épouser la forme des vagues qui semblables à des chiens blancs accourant des falaises de Gambetta se ruent sur le frêle esquif. M. Roca ne semble pas très inquiet et l'Oncle le rassure complètement en lui disant qu'à la sortie du port il faudra bien revenir vers l'ouest pour prendre le chemin des Iles. Ils ne seront plus exposés au vent du sud est.

Effectivement la barque vire de bord au niveau de la grande bouée qui marque l'entrée du port et le vent cesse tout d'un coup d'importuner l'embarcation.

Au bout d'une demi-heure, le port s'éloigne et les îles sont encore bien loin. Le soleil baisse à l'horizon, quelques mouettes curieuses rentrent en survolant la barque et on peut apercevoir à bâbord des poissons volants qui manquent de s'échouer sur la barque ! Encore une petite heure et nos amis seront rendus à bon port. C'est à ce moment que l'Oncle propose à son ami de faire un break et de « manger un morceau ». Tout à leurs agapes, ils n'ont pas vu que d'autres barques qu'ils croisent rentrent précipitamment vers le port d'Oran où brillent déjà pas mal de lumières. Ils se dépêchent de ranger les victuailles qui restent et décident de changer de place.

Avec la nuit, l'Oncle ne voit plus très bien de loin et préfère laisser M. Roca à la manoeuvre. Il n'est pas mécontent d'aller s'asseoir près du gouvernail qu'il lui suffit de tenir fixement dans la même direction. L'obscurité tombe très vite maintenant et ils pensent qu'il leur faudra accoster de nuit. Ce qui n'est pas pour eux un problème vu que l'île principale possède un débarcadère d'accès facile. Ils ont des lampes qui leur seront alors très utiles et ils pourront, même seuls sur l'île, débarquer toutes leurs affaires.

Le vent s'est encore levé et M. Roca tout à la pointe du bateau reçoit de plus en plus d'embruns que le vent d'Est lui envoie régulièrement. Marcel a changé de place sur la banquette arrière pour les éviter et ne semble pas trop souffrir du balancement de la barque.

Ils sont maintenant assez proches de l'île dont la silhouette se dessine plus sombre sur un ciel toujours lumineux. On entend l'étrave qui raye la surface de l'eau et davantage le clapotis des vagues qui viennent frapper la coque sur tribord. Marcel qui se trouve assis au ras de l'eau, a l'impression que certaines vaguelettes passent par-dessus bord. A ses pieds, une flaque qui se déplace mais que M. Roca ne peut pas distinguer là où il est perché. Lui aussi a entendu le tonnerre et se demande s'ils auront le temps de gagner la terre ferme qui se dresse à quelques centaines de mètres seulement ! Le ciel s'assombrit et la mer tout à coup, s'agite autour de la barque secouant l'embarcation dans tous les sens ! On se dépêche de mettre à l'abri les affaires qui traînent un peu partout et les déplacements conjugués mais non synchronisés de nos deux marins, facilitent la submersion ! Il faut bien l'admettre, la barque prend l'eau de tous côtés et s'enfonce petit à petit dans l'eau noire ! Il faut se décider à quitter le bord ! L'Oncle sait que la profondeur de la mer en ces lieux est d'une quarantaine de mètres. L'île n'est plus qu'à 500 mètres environ ! Il faut quitter le navire et il encourage M. Roca à en faire autant. Il faut sauver sa peau ! Pour la barque et les affaires dit-il, il suffit de bien repérer l'endroit où elle disparaît pour plus tard venir la récupérer. M. Roca avoue alors qu'il ne sait

pas beaucoup nager et que pour lui l'affaire est entendue. Il n'arrivera jamais à nager jusqu'à la côte. C'est alors que l'Oncle qui a perdu ses lunettes et qui ne voit presque plus encourage son ami à se débarrasser des vêtements qui l'engoncent, à prendre la planchette qui sert de siège et à se jeter à l'eau en même temps que lui. Ils nageront tous deux côte à côte pendant près d'une heure dans une eau froide et noire et souvent lorsque M. Roca dit vouloir abandonner et se laisser couler, c'est l'oncle Marcel qui le conforte et l'encourage à poursuivre tout en lui donnant la main pour l'entraîner car la planchette maintient M. Roca hors de l'eau mais ne lui permet pas d'avancer.

Petit à petit, ils avancent dans le noir absolu, espérant bien n'avoir pas dévié de la direction prise et qui devait tôt ou tard les jeter sur l'île. La mer est toujours aussi déchaînée et lorsqu'ils arrivent en vue des premiers rochers, ils sont broyés et traînés sur des arêtes coupantes qui les ensanglantent ! Ils ne sont pas beaux à voir, mais personne ne s'en aperçoit avant le lendemain où un chalutier qui passe dans les environs vient à leur secours



Quelques jours plus tard, grâce au relevé topographique de l'oncle Marcel que M. Roca appelait désormais *mon sauveur*, la barque fut repérée et remise à flots par deux chalutiers qui la conduisirent jusqu'au port d'Oran. On y trouva toutes les affaires y compris les lunettes de l'oncle Marcel.

Inutile de raconter comment l'Oncle fut accueilli par son épouse qui ne le reconnaissait pas tant il portait de croûtes et de cicatrices sur le visage et sur tout le corps ! Sans ses lunettes, il paraissait plus jeune d'autant que pour minimiser l'aventure, il souriait en permanence. Je ne le reconnaissais pas non plus car pour la première fois il ne broncha pas devant *la déferlante* que lui administrait son épouse habituellement soumise et résignée. Marcel ne disait mot et il se conduisait curieusement comme un enfant pris en faute ! Fifine avait eu trop peur et j'eus beau dire avec M. Roca que l'Oncle s'était conduit cette nuit-là comme un véritable héros, qu'il leur avait sauvé la vie, Fifine n'écoutait pas et ne voulait rien entendre.

Jean-Paul VICTORY
Toulouse 2018